

CRITIQUES

**Stéfane CLOUTIER**

PROMENADES  
D'UN RÊVEUR SOLIDAIRE



*Vents d'Ouest*

ESSAIS

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Cloutier, Stéfane, 1940-

Promenades d'un rêveur solidaire

(Critiques/essais)

ISBN 978-2-89537-444-2

1. Spiritualité. I. Titre. II. Collection : Critiques/essai.

BL624.C562 2015

204'.4

C2014-942524-4

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada de l'aide accordée à notre programme de publication. Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition. Nous remercions également la Société de développement des entreprises culturelles, la Ville de Gatineau ainsi que le CLD Gatineau de leur appui.

Dépôt légal — Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2015  
Bibliothèque et Archives Canada, 2015

Direction littéraire: Jacques Michaud  
Correction d'épreuves: Jeanne Duhaime

© Stéfane Cloutier et les Éditions Vents d'Ouest, 2015

Éditions Vents d'Ouest  
109, rue Wright  
Bureau 202  
Gatineau (Québec) J8X 2G7

Téléphone: 819 770-6377  
Télécopieur: 819 770-0559  
Courriel: [info@ventsdouest.ca](mailto:info@ventsdouest.ca)  
Site Internet: [www.ventsdouest.ca](http://www.ventsdouest.ca)

Diffusion au Canada: PROLOGUE INC.  
Téléphone: 450 434-0306  
Télécopieur: 450 434-2627

Diffusion en France: Distribution du Nouveau Monde (DNM)  
Téléphone: 01 43 54 49 02  
Télécopieur: 01 43 54 39 15

## Prologue

### Sur les parois plus ou moins lointaines de l'esprit

LE RÉEL pose une immense question qui en contient un nombre infini. Nos réponses ne sont que temporaires et fluides. Notre tâche consiste tout de même à en découvrir quelques-unes malgré leur fragilité et leur évanescence. Elles nous permettent d'avancer un peu dans ce mystère du réel, de passer d'un étonnement à l'autre. Notre vie est intensément dynamique. C'est toujours avec une certaine fierté que nous finissons par façonner quelques certitudes relatives, commodes et rassurantes bien que nous en connaissions la friabilité.

Celles qui m'habitent se sont construites à mon insu, dans leurs racines, il y a fort longtemps, où je ne peux dire où tout commence, où tout se poursuit et où tout se termine. Très tôt, des questions s'imposaient avec puissance et parfois avec brutalité. Très tôt, des réponses s'élaboraient sans que je sache qu'elles en étaient. Petit à petit, des reliefs se développèrent, des saillies se précisèrent. De la brume du matin, des formes lacunaires apparurent avec de plus en plus d'aplomb. Elles devinrent ma chair même.

Le temps fut donc long pour que ces solidités trouvent les mots pour s'affirmer. Comme des filets d'eau venus du ciel deviennent des rigoles, des ruisseaux et des rivières qui rejoignent l'océan, les mots molécules deviennent des phrases, des textes qui s'imposent et prennent le large.

Ces convictions ne sont pas apparues comme un train remorqué par une locomotive qui s'avance de manière décidée vers sa prochaine gare. Elles ne se placardent pas dans un centre commercial bien découpé par ses enseignes accrocheuses. Elles se promènent plutôt à l'intérieur d'un souk oriental qui multiplie les formes, les couleurs, les odeurs, les bruits et les rumeurs, les claquements et les notes échappées d'un charmeur de serpents. Elles ont pris naissance dans un bazar de vies pour finalement s'incarner dans ces modestes essais dont l'assurance peut être trompeuse, tellement elles ne cessent de croire à leur insu.

Imaginons-les plutôt comme les morceaux de mosaïques qui prennent forme tranquillement sur les parois plus ou moins lointaines de l'esprit. Leur but n'est pas de nous conduire aveuglément sur des routes définies à l'avance, mais d'ouvrir quelques fenêtres inédites. Puisse le lecteur s'y perdre pour se retrouver à travers ses propres vitraux qui le transfigurent !

Au bout du chemin, je ne sais plus si je me raconte ou si je raconte d'autres « je » qui ont aussi pris la route de l'humanité. Le « je » n'est-il pas ce par quoi chacun de nous accède au monde ? Est-il concevable de penser que nous ne sommes qu'un immense « je » à d'innombrables facettes, d'innombrables variations, un cosmos au nombre infini d'étoiles ? Je marche dans ce cosmos. Mes promenades sont celles d'un rêveur qui s'est toujours senti profondément solidaire du réel.

## Je suis né ce jour-là

TOUT COMMENÇA par un cauchemar. Ma main résistait à l'écriture. Mes lettres n'étaient que d'insondables brouillons dont on découvrait mal le dessin, autant dire le dessin... Mes maitres, qu'on appelait à l'époque des « maitresses », désespéraient de faire de moi un honnête homme qui puisse écrire et être compris. Le temps eut tout de même raison de mes maladresses ; je finis par être calligraphiquement acceptable ! Ce ne fut jamais, pour autant, une histoire terminée, car tout au long de ma formation, on me répétait souvent, pour ne pas dire sans cesse, que j'écrivais mal. J'en fus fort malheureux et je dois reconnaître que mon passage aux belles lettres n'en fut pas facilité. Quel espace pouvait-il rester entre l'écriture et l'écriture ? Plus qu'une blessure romantique qui aurait fait de moi un poète, il n'y avait que des gouttes denses qui pleuraient de mes rochers enfouis.

À huit ans, en troisième année, je m'étais disputé avec sœur Pauline qui m'ordonnait de remettre dans la poubelle un de mes nombreux brouillons d'écriture que j'avais maladroitement lancé. Elle me tirait par les deux bras pour me forcer à obtempérer. Je me rappelle lui avoir répondu : « *Attendez que je sorte mes forces !* » J'imagine que j'ai dû finir par mettre la boule de brouillon là où elle devait atterrir ; je n'ai pas de véritable souvenir de la suite de l'évènement. Par

ailleurs l'« *attendez que je sorte mes forces!* » est demeuré gravé au fond de moi comme un leitmotiv. À soixante-quatorze ans, j'essaie encore d'accéder à mes forces et particulièrement à celles de l'écriture. Je n'ai pas de meilleure justification pour présenter des essais qui tenteront de décrypter mes paroles les plus silencieuses.

Penser m'était d'une part naturel ; rien qui me distingue de qui que ce soit. Là aussi, cependant, tout était brouillon. Comme une source qui sourd du sol, je sentais le gisement constant de la pensée, mêlé à toutes les formes d'émotions possibles. Je travaillai très fort à y mettre de l'ordre sans arriver au confort intellectuel que je cherchais. Un jour, cependant, j'avais treize ans, je rencontrais dans un journal qui utilisait des citations pour remplir ses espaces perdus ces mots de Socrate : « *Je ne sais qu'une chose, c'est que je ne sais rien.* » À l'instant même, tout tomba en place et ce qui n'était qu'un chaos torrentiel, devint une constellation d'étoiles qui illuminaient ma réflexion. Je suis né ce jour-là.

L'univers devint si vaste qu'il m'était impossible dès lors de tout savoir. Je ne pouvais que m'avouer vaincu et m'incliner devant l'immensité de la réalité à connaître et devant l'abîme de l'ignorance. Encore aujourd'hui, quand « *ces espaces infinis m'effraient* », je récite ce mantra radical et je me sens alléger du poids encyclopédique de l'univers. Je vis des moments intenses de délectation. J'ai le repos en héritage et j'ai droit à la vacuité la plus confortable que je puisse imaginer. Savoir le non-savoir. Quelle merveille pour l'esprit humain !

Les mots pouvaient avoir un sens et même un contresens ! Me reposant sur le chaos naturel de ma pensée, sur ce confort insondable, je pus passer de la logique officielle des choses à la divagation libre et créatrice, même si les appren-

tissages proposés au cours classique exigeaient plan, introduction, corps du texte et conclusion. Derrière l'apprentissage rigoureux de cette logique qui me faisait autant souffrir que l'apprentissage de la calligraphie au primaire, un monde secret se creusait en moi, lequel, sans prendre forme, me gavait d'une liberté encore cryptée, mais qui devait sortir au grand jour le temps venu. « *Attendez que je sorte mes forces!* » me répétais-je sans savoir que cet entêtement de la troisième année m'habitait encore.

Soixante ans après mon illumination socratienne, je me demande si j'ai vieilli. J'ai le sentiment d'être tellement plus près de la force du non-savoir que je m'enthousiasme maintenant à le manifester dans ces essais. Essais d'écriture faits de ratures, de bavures, de tournures, de contradictions même, de déchirures prométhéennes<sup>1</sup> inguérissables et sources de paroles qui défient les dieux jaloux. Enfin, l'écriture me donne un « je » heureusement bien en deçà d'un « je » soumis à l'admiration des autres. L'écriture me donne un « je » souterrain qui n'a que faire de son écho narcissique. Il s'abandonne aux idées avant qu'elles n'adviennent. Ce « je » ne m'appartient pas vraiment. Il est apparu sur les lettres de l'océan Atlantique par un passage secret glissé à l'oreille de Philémon, fils d'un Fred malicieux et inspiré.

Il y a bien trente ans de cela, après avoir maîtrisé, avec beaucoup de patience, la planche à voile, je pris le temps de m'asseoir au milieu du lac et de rire à gorge déployée, le ventre rythmant son plaisir comme on frappe la peau d'un

---

1. Prométhée, le prévoyant, qui avait enseigné le feu aux hommes et défié ainsi Zeus, fut puni par lui en ordonnant à l'aigle de lui déchirer le foie chaque jour, lequel repoussait sans cesse.

tambour. C'était mon « je » qui frappait. Il n'avait plus de mots à écrire, que des élans de rire. J'en vins donc à découvrir un « je » dans un monde qui n'en voit pas le besoin et un « je » qui ne rit pas sur la place publique, mais dont les impénétrables forces marines pousseront le temps venu vers les rives, une force cachée dans la baleine.

Le « je » du poète ou du prophète ne lui appartient pas. Il n'est qu'un vecteur d'un non-savoir à hurler parce que le mutisme du temps est trop lourd. Le « jememoi » est insignifiant dans cette aventure trop grave pour la bêtise et trop sereine pour un artifice de surface. L'humilité n'est pas de se faire tout petit, mais de se laisser emporter par la parole-tambour qui frappe à la porte du cœur.